

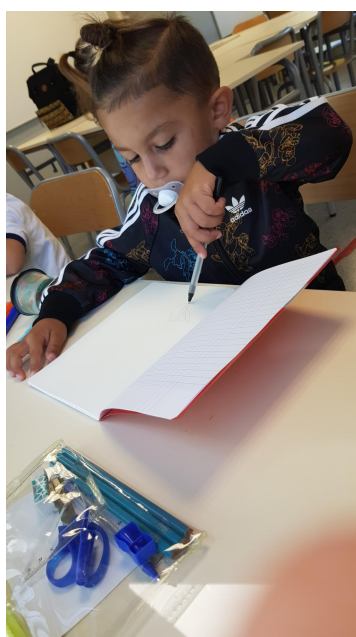
L'école du bois

Quelques caravanes installées sur un terrain face à l'hippodrome au cœur du bois de Vincennes. Une aire d'accueil pour les "gens du voyage" comme les appelle l'administration française. Les principaux concernés semblent lui préférer le terme de "gitans", c'est en tout cas ce qu'ils ont inscrit sur le cylindre en béton à l'entrée de l'aire.

Des enfants forcément. Une petite dizaine d'entre eux d'âge maternelle viennent là bousculer le système. Aucun n'est inscrit à l'école. Pourtant depuis 2018 l'instruction est obligatoire dès l'âge de trois ans. Alors l'institution doit innover. Et c'est ainsi que ce projet voit le jour ; une classe au cœur du bois. Un lieu de préscolarisation, qui se veut une passerelle vers l'école, la vraie.

Deux fois par semaine, deux enseignantes sont missionnées pour aller chercher à la porte de leur caravane ces jeunes enfants qui jamais dans leur vie ne se sont encore éloignés de leur famille. Pour les conduire "à l'école". Le pari est osé.

A la fin de l'été, on emmène les familles visiter. Le cadre est magnifique, idyllique. On obtient leur adhésion du bout des lèvres. Dans les faits, impossible de savoir ce qu'il en sera. C'est le grand jour. Trois enfants et leurs mamans sont là. Âgés de trois ou quatre ans, cartable sur le dos, cahier, trousse, stylo. Voilà qui en dit long sur la perception qu'ont les familles de l'Ecole...



Des malentendus, il y en a du côté des familles, mais aussi du côté de l'institution.

Relations École/famille

Les difficultés de scolarisation des « enfants du voyage » ne sont un secret pour personne. On évoque pour cela des raisons liées à leur mode de vie et d'ordre culturel. Peur de la déculturation, méfiance à l'égard de l'institution, manque de sens attaché à l'école. Il se dit aussi que l'exercice du contrôle parental est entravé par un déficit de capital culturel et symbolique qui rend difficile le suivi de la scolarité et la communication avec l'institution.

Se réconcilier avec l'Ecole

Sur l'aire d'accueil du Bois de Vincennes, il y a plusieurs ménages, ayant tous un lien de parenté. Le groupe d'enfants d'âge maternelle est constitué de frères et sœurs, qui pour beaucoup sont par ailleurs cousins et cousines. La plupart des familles y vivent toute l'année, même si les déplacements persistent pour passer du temps avec d'autres membres de la famille (beaux-parents par exemple) ou pour des motifs de rassemblements religieux. Les résidents et les résidentes ne représentent pas pour autant un groupe homogène, mais tous et toutes ont un sérieux contentieux avec l'Ecole.

Ces jeunes parents n'ont pour certains jamais fréquenté l'École et y projettent toutes sortes de craintes -assez rationnelles, mais pas toujours- en lien avec le rejet dont leur communauté fait l'objet au sein de la société française, mais aussi avec la sécurité ou encore la santé. D'autres ont été un peu scolarisés, mais aucun n'a fait l'expérience sensible de la réussite scolaire. Ils évoquent les moqueries de la part des autres élèves et l'ennui. L'échec scolaire trouve donc partiellement son principe dans l'histoire familiale. Par ailleurs, aucune des familles installées sur cette aire d'accueil n'a jamais scolarisé son enfant par le passé et n'a jamais été inquiétée pour cela.

De fait, l'école n'est ni un instrument de promotion sociale, ni un moyen de valorisation personnelle. La formation s'opère au sein de la famille qui transmet l'identité du groupe et ne perçoit pas l'enjeu de la scolarisation.

Apprendre à se faire confiance

Par conséquent, l'un des enjeux fondamentaux de cette première scolarisation *in situ* consiste à instaurer un lien de confiance avec ces parents qui confient pour la première fois leurs enfants, qui plus est en bas âge, à des "inconnues". L'éducation familiale des enfants passe essentiellement par l'appartenance au groupe. Ainsi de nombreuses personnes participent à l'éducation des enfants : la famille proche et la famille élargie (oncles, tantes, grands-parents, etc...). « Les parents ne tiennent pas à confier leurs enfants aux Gadjé avant l'âge de 6-7 ans. Avant cet âge les enfants sont estimés fragiles et irresponsables. Les parents perçoivent une attitude généralement discriminatoire des non-Tsiganes à leur égard et pensent que leurs bambins risquent de souffrir d'une telle attitude. » (B. Formoso, Les enfants tsiganes et l'école, Etudes Tsiganes, n° spécial 4, 1984, p. 4.)

Les premiers jours, nous proposons un moment d'accueil dans la salle commune située sur l'aire, de sorte à permettre un temps d'attention partagée. Comme cela se pratique à l'école maternelle, les parents peuvent passer un moment avec leur enfant en début de journée dans la classe et ainsi ménager une transition avant la transition. Ce fut, surtout pour les mères les plus inquiètes, l'occasion d'avoir un regard sur leurs enfants dans leurs premières postures d'élèves, mais aussi sur nos interactions avec eux. Elles purent notamment être rassurées sur leur capacité à se faire comprendre des enseignantes même sans avoir recours à la langue française.

C'est ainsi que les parents nous confièrent plus sereinement leurs enfants pour les conduire sur le lieu de l'antenne scolaire à proprement parler, une salle de classe située au sein de l'Ecole du Breuil (l'école d'horticulture de la ville de Paris) et d'établir une première règle concernant la fréquentation de l'antenne scolaire : ne pas venir en pyjama !

Tout au long du projet, nous avons veillé à impliquer le plus possible les parents, en leur proposant par exemple de nous accompagner en sortie à la ferme.



Un dispositif de transition

L'Education Nationale a pour obligation de scolariser ces enfants. Ceci est réalisé par la mise en application d'un certain nombre de dispositions propres à apporter des éléments de solution adaptés définis par la circulaire n° 2012-142 du 2-10-2012 qui encadre la scolarisation des enfants issus de familles itinérantes de voyageurs.

Antenne scolaire immobile

“Les antennes scolaires mobiles ne peuvent constituer une alternative à l'École de la République.

Elles assument, là où elles sont présentes, une mission temporaire de scolarisation et de lien vers l'école pour des élèves et des familles dont la relation au système scolaire est précaire.

Elles ont vocation à être des dispositifs transitoires que les Casnav, les inspecteurs et les enseignants concernés doivent faire évoluer vers une scolarisation en école ou établissement ordinaire.”

C'est dans ce cadre que le projet de mise en place de l'antenne scolaire maternelle pour le terrain du Bois de Vincennes a vu le jour, sur le modèle des antennes scolaires mobiles, la mobilité en moins. En effet, comme pour de nombreux « Gens du voyage », l'itinérance s'est estompée et le rapport au voyage ne se maintient que sur le plan de l'habitat mobile et dans la préservation d'un état d'esprit hérité du nomadisme. Ainsi, la majorité des familles présentes sur les aires d'accueil aménagées à Paris s'y sont installées durablement. Sans renoncer définitivement au voyage, elles se déplacent peu mais conservent la caravane comme lieu d'habitation. Ce n'est pas la notion de déplacement qui est fondamentale dans le voyage mais celle de l'organisation de l'espace.

Médiation et accompagnement à la scolarité

Pour assurer ces “actions de médiation et d'accompagnement à la scolarité” deux professeures des écoles ont été nommées. Nous avons toutes deux un profil assez similaire d'enseignement auprès d'élèves allophones dans le cadre d'Unités Pédagogiques pour Elèves Allophones Arrivant (UPE2A). Cette co-intervention nécessaire, ne serait-ce que pour des raisons de sécurité, est aussi en soi un défi pédagogique car le métier de professeure des écoles s'exerce certes au sein d'une équipe, mais le plus souvent seule dans la classe. En cela, l'expérience est aussi très intéressante professionnellement. Pour bien fonctionner et se révéler vertueux, ce travail en binôme doit s'ancrer dans un partage de valeurs professionnelles communes quant à la perception des missions de l'école.

Ainsi, nous avons toutes deux fait le choix au cours de nos carrières respectives de travailler avec un public d'élèves migrants, et avons de ce fait développé une expertise concernant les problématiques liées à l'interculturalité qui ont constitué un point d'appui dans nos échanges avec les familles gitanes. Nous avons également l'habitude de travailler avec un public d'élèves non scolarisés antérieurement.

Néanmoins, ce qui fait la singularité de cette expérimentation tient au fait que nous nous rendions le matin sur le lieu de résidence des élèves pour aller les chercher à la porte de leur caravane. En cela l'expérience est inédite, car il se développe une proximité forte avec les familles du fait de cet accès à leur intimité.

Coéducation

Comme pour beaucoup d'élèves, le modèle éducatif familial n'est pas toujours en adéquation avec les attendus de l'école.

Une certaine dissonance culturelle

« Le point que je vais aborder maintenant est particulièrement prégnant lorsqu'on a affaire à des familles étrangères mais aussi pour les voyageurs, voire pour des familles pour lesquelles « la connivence culturelle » avec l'école ne va pas de soi. C'est un regard un peu critique que je vais maintenant porter sur les représentations des enseignants.

Dans le milieu enseignant, il semble que — comme tout le monde est allé à l'école — les attentes que les enseignants ont par rapport aux parents vont de soi et sont comprises par tous. Lorsque les parents ne répondent pas à leurs attentes, on pense le plus souvent qu'il s'agit là de mauvaise volonté ou d'indifférence... Il est bien rare que l'on s'interroge sur un possible malentendu entre ce que l'on imagine aller de soi et ce que les parents perçoivent réellement de nos attentes. »

Cécile Goï, cahiers pédagogiques.

Construire un langage commun

Les enfants d'âge pré élémentaire sont habitués à vivre au grès de leurs envies, et en particulier à manger ou à dormir lorsqu'ils le souhaitent. C'est en tout cas ce que leurs parents nous expliquent pour tenter de démontrer que leur mode de vie est incompatible avec une scolarisation, ne serait-ce qu'en terme d'horaires.

L'éducation des jeunes enfants se fait exclusivement au sein de la communauté. Dans ce cadre, nous avons également été confrontée à une perception différente du développement du jeune enfant. Avant l'âge de 6-7 ans, l'enfant est jugé irresponsable et on considère qu'il n'a pas la maturité nécessaire pour que lui soit inculquées certaines règles éducatives. Par exemple, alors que nous déjeunions avec la collègue dans la salle commune située sur l'aire d'accueil, l'une de nos élèves âgée de 4 ans lance par la fenêtre un gros caillou jeté qui manque de blesser ma collègue au visage. Lorsque j'entreprends la grand-mère désignée comme étant en charge de l'éducation de cette petite fille, elle m'explique très sérieusement que c'est « la faute de la mairie » qui a choisi de mettre des cailloux pour délimiter les emplacements. A aucun moment elle n'envisage de réprimander sa petite fille, dont elle dit toujours par ailleurs qu'elle fait beaucoup de « dégâts ». Elle est considérée comme étant trop jeune pour comprendre.

Imaginer des règles de vie commune

Dans ce contexte, cette première scolarisation est non seulement l'occasion d'une première séparation d'avec la famille, mais aussi la découverte des règles de vie de classe.

Ce qui est parfois décrit avec mépris comme une défaillance de la famille et des carences éducatives relève en partie d'une différence culturelle quant à l'éducation des jeunes enfants. La place de l'enfant est centrale dans la famille, les parents nous le répètent très souvent. C'est le domaine quasi exclusif des mères qui reproduisent leur propre modèle éducatif en se mettant à disposition de leurs enfants. En grandissant, cela produit un mode d'adresse avec les adultes qui peut être perçu comme un peu déplacé mais jamais irrespectueux.

Seulement voilà : la nourriture et le sommeil à la demande sont peu compatibles avec la vie d'une classe. De même, la vie en collectivité présente son lot de contraintes. C'est ainsi que ces jeunes enfants font une première expérience -parfois un peu douloureuse- de la frustration, au même titre que tous les enfants qui entrent en collectivité en petite section ou avant. Et, tout comme eux, ils se montrent très réceptifs aux règles de vie énoncées explicitement dans la classe. Des affichages fleurissent pour rappeler ce qui est permis en classe et ce qui ne l'est pas. Poser des interdits avec la conviction que ça fera grandir les élèves.



Apprendre à dire "non"

Les parents, dont certains sont très jeunes, évoquent leurs difficultés à dire « non ». C'est pourquoi, il nous faut aussi expliciter avec les parents nos attendus dans ce domaine. Lorsque les enfants ont du mal à se conformer aux règles de vie de classe, ils savent que cela fera l'objet d'un échange avec la famille au retour à la maison. Un jour, ayant mis en garde un élève à plusieurs reprises, j'évoque avec sa maman, en sa présence, un comportement inadapté ayant eu lieu plus tôt dans la journée. Alors que pour finir je me baisse au niveau du petit garçon pour lui redire l'objet de notre mécontentement, celui-ci crache dans ma direction. Sa maman a alors un rire gêné, mais ne le réprimande pas pour autant. Cette situation est l'occasion de mettre des mots sur le fait qu'un tel comportement ne peut pas être ignoré au risque de conforter l'enfant dans sa toute puissance, ce qui à terme le rendra malheureux. Et de légitimer cette maman dans son rôle de parent. Mais c'est vraiment difficile pour elle, et lorsque je sollicite le papa et les oncles qui travaillent un peu plus loin, ils ne se montrent guère plus fermes.

Une des missions de cette passerelle vers l'école consiste à porter un regard sur les parents leur permettant d'endosser leur rôle parents d'élèves.

« Nanak o drom »

Selon les jours et les périodes de l'année, nous avons accueilli jusqu'à une douzaine d'élèves âgés de deux à six ans. Mais certains jours aucun. En effet, il est arrivé par exemple qu'aucune famille ne soit réveillée à notre arrivée, ou encore que toutes aient quitté l'aire pour un événement familial ou religieux. Mais parfois aussi que les enfants ne nous soient pas confiés car ils n'en avaient tout simplement pas envie ce jour-là, et dans ce cas aucune des familles n'envisage de les y contraindre. C'est probablement pour cette raison que jamais un élève n'a pleuré ou même manifesté simplement quelque difficulté à quitter ses parents, même dans les tous premiers temps de leur scolarisation, les enfants ne nous suivant que s'ils étaient volontaires pour le faire.



Partir avec les gadjé

La séparation n'a pas été en soi une difficulté pour les familles. En revanche, le fait de confier ses enfants à des inconnues est inhabituel dans la communauté, et donc source d'inquiétudes. Nous voilà devenues des “gadjé” (signifie ici “non gitanes”, non péjoratif). Avant d'apprendre à connaître nos prénoms, c'est ainsi que les parents nous désignaient.

Qui plus est, le temps de déplacement était assez long car la salle de classe qui nous avait été attribuée se situait à près d'un kilomètre de marche à pied du lieu de stationnement des caravanes. Le trajet était certes très bucolique et l'occasion de nombreux apprentissages, il représentait pour ces enfants au mode de vie paradoxalement très sédentaire une véritable aventure en soi. De nombreux parents étaient en particulier inquiets du fait que nous devions traverser la route à deux reprises, de part et d'autre de l'Arboretum du Bois de Vincennes.

C'est pourquoi une maman nous apprit très vite à mettre en garde les enfants dans la langue familiale, le romanès, mieux maîtrisée par les enfants les plus jeunes que le Français : “*nanak o drom*” qui signifie “ne traverse pas la route”.

Nous avons d'ailleurs toujours montré notre intérêt pour cette langue, habituées en tant qu'enseignantes d'UPE2A à nous appuyer et à valoriser le plurilinguisme des familles. Cette démarche a beaucoup surpris les parents qui n'ont pas l'habitude que des gadjé veuillent apprendre leur langue.



Une école sous les arbres

L'aventure commence dès la route qui sépare l'aire de l'Arboretum franchie. Là, sous les arbres, une école singulière s'invente, au croisement de la pédagogie de terrain et des attentes institutionnelles.

Un cadre souple, une pédagogie exigeante

Deux adultes pour un petit groupe d'enfants : les conditions d'enseignement sont idéales pour prendre le temps, observer, et accueillir chacun tel qu'il est. Ici, la scolarisation n'est pas une adaptation du modèle ordinaire, mais une invention continue. L'école se déploie dehors, au fil des saisons, dans l'esprit de Célestin et Élise Freinet : tâtonnement expérimental, coopération, expression libre.

Chaque journée de classe s'ouvre par une marche — un cheminement qui permet déjà d'apprendre. La motricité se construit en lien avec le milieu : grimper, sauter, tenir en équilibre, prendre des risques. Les jeux dans les arbres, les promenades, les explorations du terrain deviennent des supports d'apprentissages structurés. La pédagogie du dehors permet de relier l'immédiateté propre au mode de vie issu du nomadisme, à une construction progressive du rapport au temps et à l'espace.



Apprendre avec et dans le plurilinguisme

Les langues se mêlent naturellement : français, romanès, mais aussi parfois l'italien ou l'espagnol qui sont des langues entendues en famille ou à la télévision. L'équipe enseignante s'appuie sur cette richesse linguistique pour installer les premiers apprentissages. Au cours de la première période par exemple, nous avons réalisé un petit livre bilingue français/romanès avec le nom des couleurs adossé à des photos de fleurs prises dans le jardin de l'école du Breuil. Cette démarche nous a conduit à demander aux parents de valider le mot dans la langue familiale et de montrer l'importance de construire les concepts à la fois dans la langue première et la langue de

scolarisation. De la même façon, nous encourageons les parents à prolonger les apprentissages réalisés en classe à la maison, par exemple en comptant avec les enfants lors de situations de la vie quotidienne comme compter les couverts en mettant la table. Ce va-et-vient entre les langues et les espaces de vie de l'enfant crée un lien fort entre école et famille.

Donner à voir, donner à comprendre

Le cahier de vie tient une place essentielle : photos des enfants en activité, petits textes en capitales d'imprimerie, traces d'expériences vécues. Il devient un outil de médiation entre l'école et la famille, un support de reconnaissance mutuelle.

Les mères s'intéressent aux contenus d'enseignement et posent des questions précises. Elles s'étonnent par exemple de la place accordée au jeu là où elles s'imaginaient plutôt que pour apprendre les enfants doivent être attablés avec un cahier et un stylo. Ces échanges nous invitent à justifier nos choix pédagogiques et à expliciter la place du jeu dans les apprentissages, à faire comprendre que jouer, c'est déjà apprendre à compter, à parler, à coopérer.

Nous confions ce support aux familles à chaque période de vacances, jamais il n'a été perdu ou même détérioré. Les enfants et les parents ne se lassaient pas de le feuilleter.

Les productions plastiques, souvent grand format, posent de nouveaux défis : comment les rendre compatibles avec la vie en caravane ? Certaines œuvres sont donc transformées, photographiées ou miniaturisées pour que les familles puissent les emporter. Cette adaptation permanente témoigne d'une pédagogie attentive aux réalités concrètes du quotidien des familles.



Composer avec la discontinuité, s'appuyer sur l'ancrage spatial

La présence des enfants est irrégulière, marquée par des absences parfois liées à des peurs – punaises de lit, rumeurs d'enlèvements, ou une actualité anxiogène. Cette discontinuité de fait impose de penser la scolarisation autrement : chaque retour est une reprise, chaque absence une occasion de recréer du lien. Les apprentissages s'organisent en séquences visuelles, avec des images qui structurent le temps et donnent des repères. Là encore, l'école s'adapte à un rapport au monde façonné par l'héritage du Voyage, oscillant entre mobilité et immobilité, entre enracinement et liberté.

En revanche, le rapport à l'espace généré par le mode de vie en caravane constitue un point d'appui pour la scolarisation en maternelle. En effet, la caravane n'est plus tant un instrument de mobilité qu'un espace dans lequel s'inscrit la vie quotidienne. Contrairement à l'habitat sédentaire, des divisions existent au sein de la caravane qui ne sont pas spatiales mais temporelles. Les usages évoluent au fil de la journée pour le sommeil, la préparation des repas, le repos, l'hygiène, ... De même, l'espace intérieur et extérieur à la caravane est très organisé et hiérarchisé. L'espace extérieur joue un rôle éducatif essentiel : on y apprend par l'observation, l'expérience et la participation à la vie collective. Le rapport à l'espace de ces enfants est donc ouvert et vécu corporellement, et donc, plutôt que de considérer cette mobilité comme un obstacle à la scolarisation, on peut s'en servir comme ressource éducative en reliant leurs expériences de vie à la construction de nouveaux repères scolaires. L'école maternelle peut aider l'enfant à se repérer dans un espace stable et organisé au sein de la classe avec ses « coins-jeux » et ses activités ritualisées, et lui permettre de passer progressivement d'un espace ouvert et mobile à un espace structuré et symbolique. On le sait d'expérience, c'est ce qui favorise la sécurisation affective et avec elle la régularité de la fréquentation scolaire.



Des rencontres comme moteurs d'apprentissage

Les rencontres fortuites deviennent matière à apprendre : observer le déplacement des canards, dénombrer des marrons, visiter le potager, observer le travail des maraîchers, ... Tout est prétexte à langage, à observation, à émerveillement partagé. Peindre avec des bâtons, manipuler la terre, agir sur le monde : chaque activité invite à se passionner avec les enfants, à faire de la curiosité une force éducative. Cet enseignement au plus proche de la nature correspond parfaitement aux besoins de ces élèves.



On essaye aussi d'utiliser des supports qui font écho à leur culture, pour la valoriser et pour créer un lien entre leur espace de vie et l'espace scolaire et ainsi éviter la rupture. Mais on cherche aussi à les valoriser en tant qu'élèves comme tous les autres. C'est ainsi qu'est née l'idée d'un reportage photo sur l'Arboretum au sortir de l'hiver, réalisé entièrement par les enfants.

« Ces enfants vous offrent leur vision de l'arboretum, univers qui leur est très familier puisque situé à proximité immédiate du lieu de stationnement de leurs caravanes. Ils y ont observé certaines essences d'arbres, contempler le petit cours d'eau qui le traverse et découvert de petits animaux dont un écureuil. Ce travail leur a appris à utiliser un appareil photo, à choisir un sujet à photographier et à mettre des mots sur les prises de vue retenues. Certaines légendes ont été formulées par les plus jeunes en romanès car c'est la langue parlée en famille, d'autres énoncées par les plus grands sont en français. »

https://pia.ac-paris.fr/portail/jcms/p1_2821729/202-l-arboretum-au-sortir-de-l-hiver-accueilgensvoyage



« Je vois du vert
dans le kaşt* »

*bois (matière) en romanès

Ce reportage a remporté le premier prix du concours de média scolaire Médiatiks, plaçant pour une fois ces enfants sous le feu des projecteurs, non pas pour leur appartenance à une communauté mais pour récompenser leur créativité et la singularité du regard qu'il porte sur le monde qui les entoure.

La réussite de ce projet est l'occasion de souligner le fait que la co-intervention, en ce qu'elle oblige à un véritable lâcher-prise pédagogique, permet une créativité partagée. Les projets, les créations collectives, la documentation du quotidien s'enrichissent du regard croisé des adultes. Ce double accompagnement ouvre un espace de liberté, de confiance, où la part d'improvisation devient une contrainte créative.

Apprendre à se mêler au monde

Dans cette école de plein air, les voix sont fortes, à l'image des échanges familiaux. On parle fort, on rit fort et on apprend à se respecter, filles et garçons à égalité. L'école devient un lieu d'émancipation douce, où la confiance remplace la défiance, où l'on apprend à être autonome et à s'affirmer sans crainte.

Il y a tout de même un grand absent dans cette expérimentation : les autres enfants, ceux qui ne sont pas gitans. Il faut dépasser cet entre soi. Pour preuve, lorsque nous rencontrons dans le Bois

un groupe d'élèves en sortie scolaire, cela provoque le même étonnement et la même curiosité qu'à la vue d'un écureuil...

Alors, à la fin de l'année scolaire, on les sait prêts à aller à la « vraie école », à se mêler aux gadjé et à poursuivre leur chemin d'élève, riches de cette première expérience d'école sous les arbres.